

9 – 5. Etats de santé de Philibert Commerson

Collecte éphéméride d'informations sur les différents états de santé de Philibert Commerson au cours de sa vie (à compléter)

1756

Lettre à Gérard du 18 novembre 1756 où il raconte que (en Suisse) il a été léché par son chien devenu enragé. « En deux jours je fis vingt-deux lieues pour me rendre à Lyon ; j'y pratiquai quelques remèdes, mais que je reconnaissais moi-même pour insuffisants, après lesquels je me retirai chez moi à demi-rassuré par des amis plus zélés que prudents. Ma tranquillité fut courte : je fus bientôt forcé d'ouvrir les yeux sur les accidents étranges qui me survinrent ; les rêves affreux et les insomnies qui en furent les préludes pouvaient bien être considérés comme la suite de mes terreurs, mais un commencement d'horreur pour la boisson, des mouvements convulsifs dans les muscles du gosier, des yeux et de la face, une palpitation insupportable, la douleur et l'inflammation survenue à la cicatrice de ma plaie étaient des phénomènes trop indépendants de l'imagination pour n'en être pas frappé. Je songeai alors au mercure, le seul des remèdes contre l'hydrophobie qui mérite quelque confiance, mais ne me croyant pas assez de temps pour pratiquer les préparations préliminaires à l'application extérieure, j'eus recours immédiatement à l'usage interne des préparations mercurielles telles que l'aquila alba et le turbith minéral associés à la pulpe de tamarins et à la thériaque. Le succès en fut d'abord sensible, quoique imparfait, c'est-à-dire que tous les symptômes fâcheux en furent suspendus, mais ce ne fut que pour quatre ou cinq semaines, après lesquelles ils se renouvelèrent avec plus de violence. Je les réprimai encore par les mêmes moyens, pour gagner du temps, après quoi, pour en confirmer les bons effets, j'y ajoutai enfin les bains et un couple de frictions avec l'onguent napolitain sur chaque extrémité. Le ptyalisme qui parut fut l'époque de ma guérison et en effet depuis lors (il y a environ six semaines) je n'ai pas eu le moindre ressentiment de mes accidents passés, et je commence à croire que j'en suis enfin victorieux. »

1757

Lettre à Gérard du 1^{er} avril 1757 : « Ce sera de moi-même que vous saurez, mon cher ami, que je ne suis pas mort et je crois que sur ce fait là mon témoignage seul vaudra celui de toute la terre. Il est bien vrai que j'ai effectivement lutté pour la 3^{ème} fois contre la rage ; mais c'est à présent une affaire finie, n'en parlons plus. »

1758

Lettre à Gérard du 18 janvier 1758 : « Je viens de recevoir votre lettre au coin de mon feu que je n'ay pas quitté depuis les fêtes de Noël par rapport au temps affreux qu'il fait ici et a une extinction de voix presque totale que je supporte depuis plus de quinze jours ; fussiez-vous présent je serais obligé de vous écrire comme je le fais pour vous entretenir. »

Lettre à Gérard du 25 octobre 1758 : « les mois de septembre et d'octobre viennent de se passer pour la plus grande partie dans le Charollais, encore jusqu'à ce qu'enfin une fièvre double tierce m'ait ramené chez moi où je suis actuellement, guéri à la vérité, mais accablé de lassitudes, d'épuisements et d'arréages vis à vis de tous mes correspondants dont vous serez par préférence le premier expédié. »

Dr Rôle, sans date : « Commerson souffrit longtemps de sa blessure qu'il finit par guérir à l'aide d'un traitement de sa composition. Il est persuadé de s'être guéri par ce traitement de cheval : mélange d'aquila alba, de turbith minéral, de pulpe de tamarin et de thériaque avec frictions à l'onguent napolitain ! Quand il commença à souffrir d'une stomatite mercurielle, sa plaie se referma ! »

1759

1760

Sans date :

Montessus : « Malgré les fatigues de la journée, il ne remettait pas au lendemain la préparation des plantes qu'il avait récoltées. Il y consacrait la nuit qui suivait une excursion botanique. L'étude remplaçait le sommeil les autres nuits. Il n'avait donc jamais de repos le jour, il prenait peu de sommeil aux heures dues au sommeil. Il consacrait ainsi à la peine presque tous les instants de son existence. Souvent l'aurore couvrait de ses rayons sa lumière dont le jour naissant prenait la place. Ainsi, peu prévoyant du danger, ou bravant le danger, il commençait à user sa santé... Des hémoptysies furent cependant pour lui de bons conseillers : sourd à leur avertissement, il continua aveuglément ses études et ses recherches. »

Lalande : « On l'a vu cracher le sang après quelques semaines d'un pareil travail. On le trouvait souvent avec sa lumière longtemps après le lever du soleil, sans qu'il se fût aperçu de la renaissance du jour. »

1761

1762

1763

Dans les notes de Cap : « Son histoire des poissons de la Méditerranée est fort appréciée des zoologistes. En 1763, un libraire de Lyon, ML Duplain le jeune, lui avait proposé de la publier en deux volumes in-4°. Cet ouvrage devait être accompagné des plus belles figures qu'il devait aller faire dessiner sur les originaux et sur les côtes de la Méditerranée, M. Poivre, depuis intendant de l'Île de France, habitait alors sa campagne de la Fréta, près de Lyon ; il offrit de faire ces dessins lui-même, et il en était fort capable ; malheureusement, une maladie que Commerson éprouva, la même année, et, l'année suivante, les préparatifs de son voyage à Paris suspendirent celle publication. »

1764

Montessus : « Il partit au mois d'août 1764. Il se logea près du jardin du Roi. Il fut bientôt connu et estimé de tous les botanistes, et particulièrement de De Jussieu. Un des premiers médecins de la Cour allait le faire placer au château de la Ménagerie du Roi comme naturaliste, avec une pension digne de lui, lorsque ce projet fut empêché par une pleurésie qui le surprit. »

1765 : On veut le placer « au Château de la Ménagerie du Roi comme naturaliste ; ce projet fut suspendu par une pleurésie que M. Commerson eut au mois de janvier 1765, causée par des excès d'étude et de travail. » **Lalande**.

1766

Montessus, sans date : « Commerson jouissait d'une mauvaise santé. Avant de quitter la France, elle avait déjà été fortement ébranlée. L'abus du travail avait affaibli sa poitrine. La pleurésie dont il fut atteint peu avant son départ était un symptôme d'un augure douteux. Enfin, l'ulcère dont il avait été atteint à la jambe se reproduisait de temps en temps. Cette affection interrompit plus d'une fois ses excursions, tant en France que dans le cours de ses voyages, et préoccupa toujours sa pensée... Dans les conditions de santé où était Commerson, il souffrait donc souvent ; mais ni son zèle, ni son courage, ni l'abnégation de lui-même ne se démentaient. Il récupérait en un jour et deux nuits ce que plusieurs jours de repos obligé lui avaient fait perdre. Il oubliait ses souffrances aussi vite qu'il en avait éprouvé les atteintes. »

Lettre au curé Beau du 20 octobre 1766, où parmi les arguments avancés pour ne pas accepter de faire partie de l'expédition, il écrit : « ma santé peu rassurée... »

Montessus : « Commerson, pris à l'improviste, hésita longtemps avant de se déterminer à une aussi vaste entreprise. Sa santé, déjà fort ébranlée, était compromise encore par la pleurésie dont il venait d'être victime, et s'il n'eût été l'esclave de la science, il eût compris que ses forces devaient faillir devant les exigences d'une aussi lourde tâche. »

1767

Lettre à M. Bernard de Bourg, janvier 1767, en rade sous l'île d'Aix : « Ma santé n'est plus cette santé athlétique que vous m'avez connue autrefois ; mais qu'importe, qu'elle suffise ou non, l'âme doit regagner en force tout ce que le corps y perd. Je serai, au pis-aller, mangé des soles ou des requins. »

Dr Rôle : « Il (*la Giraudais*) fit aménager pour le savant la chambre du Conseil. Il lui permit même de la partager avec son fidèle valet de chambre, à la demande de Commerson, qui se montra dès les premières heures de la traversée fort incommodé par le mal de mer. Il lui fallait donc, disait-il avoir sous la main quelqu'un susceptible de lui porter secours de jour comme de nuit. »

6 – 7 février 1767, journal de Commerson : « Je ne dine et ne soupe encore qu'à titre d'emprunt, et je suis exact à tout rendre une demie heure ou tout au plus une

heure après... Mon estomac est encore renversé. Il n'a tout au plus qu'une heure pour faire provision de sucs nourriciers. Je sens bien que la recette n'équilibre pas la dépense, car je suis très faible. »

Journal de Vivès : « Au sortir d'Europe, dans les mauvais temps que nous eûmes, elle (*Jeanne Barret*) fut fort incommodée du mal de mer ainsi que son maître... »

Lettre au curé Beau depuis Buenos-Aires, 7 septembre 1767 : « malgré les défenses formelles de nous répandre hors de la ville, en dépit même d'un mal de jambe affreux qui m'était revenu en mer, j'ai osé vingt fois descendre avec mon domestique dans une pirogue, sous la conduite de deux nègres, et parcourir l'une après l'autre les différentes côtes et les ilots de la baie. M. de Bougainville, qui me tient toujours dans sa main droite, sachant par le rapport du chirurgien qui me pensait, que le moins que je risquais était de perdre la jambe par la gangrène, crut devoir y remédier, en me mettant obligeamment aux arrêts jusqu'à parfaite guérison, laquelle je n'ai pu obtenir que pendant notre retour à Buénos-Ayres. » ... « Je me porte à présent à merveille, ma jambe s'est parfaitement consolidée dans ce pays-ci, actuellement froid, mais très-sain. »

Lettre de Commerson au ministre en octobre 1772 : « Mais je vis renouveler en même temps les atteintes d'un rhumatisme goutteux que j'avais éprouvé pour la première fois au sortir du détroit de Magellan (*décembre 1767*). »

Lettre à Lemonnier, 30 avril 1772 : « Les terres australes cependant pourraient bien me jouer le même tour que le détroit de Magellan qui me rendit perclus pendant 3 mois. »

1768

Montessus, sans date, réflexion générale sur l'état de Commerson : « Des affections pulmonaires avaient affaibli les centres respiratoires ; un ulcère à la jambe, quoique guéri, lui laissait une disposition à la récurrence d'une affection désagréable et douloureuse ; aussi en dut-il le retour plus d'une fois à ses pénibles excursions scientifiques. A ces misères s'était ajoutée une affection rhumatismale contractée pour toujours, lors du passage de l'expédition de Bougainville dans les mers du Nord. »

Taillemite (article de journal – 1968) : « Le 18 avril 1768, Commerson fut appelé à bord de la Boudeuse pour soigner Bougainville malade. Il se blessa à la jambe au cours du transbordement. Le 26 mai, il note dans son Journal » : « Ce fut ce même jour que le S. Vives m'empoisonna la plaie de ma jambe qui était comme guérie et m'y fit revenir une plaie qui dura 2 à 3 mois encore. (Bibl. Muséum, Ms 2214, 2e cahier, p. 54). »

1769

Au curé Beau, 6 septembre 1769 : « Je me porte assez constamment bien. Je suis on ne peut pas mieux acclimaté aux Pays Chauds. Accoutumé à aller toujours nue tête Je me suis racheté par cette habitude de bien des misères. C'est en vain qu'on a

voulu me faire craindre les coups de soleil, Je me suis obstiné à passer dix à douze fois la ligne, à présent que j'ai acquis un crâne de Spartiate J'appelle le soleil mon ami. Et je ne me défie plus de lui. Mais il ne faut pas le dissimuler, je redoute le premier hiver que je passerai en France. Vraie chenille dans Le froid, j'eus beaucoup à souffrir dans le Détroit de Magellan. Et les meilleures fourrures ne m'y garantirent pas d'un violent rhumatisme qui m'a tourmenté jusqu'à ce que nous eussions gagné de bonnes latitudes dans Les mers du Sud. »

1770

Avril 1770, lettre à Lalande : « Les forces et la santé semblent enfin m'abandonner et mettre, indépendamment de toute autre raison, un terme à mes courses et à mes travaux ; ainsi Je ne désire rien plus ardemment que mon rappel... Tout perclus de rhumatismes, je sens peut-être un peu tard, qu'il est un terme où il faut s'arrêter... »
« Il y a apparence au contraire, que si dans un climat aussi tempéré que celui-ci, j'ai vu renouveler si vivement une maladie acquise primitivement parmi les neiges des montagnes du détroit de Magellan, les hivers de France ne me traiteront pas avec moins de rigueur... »

Au curé Beau, 1^{er} octobre 1770 : « Vous l'aviez prévu, mon cher frère, j'ai fait une grande maladie. Et j'ai été grabataire plus de 3 mois. Le commencement de mon mal qui était un rhumatisme erratique par tout le corps datait de bien plus loin encore. C'est un des premiers actes de ma convalescence que de vous écrire. »

Lettre à Cossigny non datée (septembre ou octobre 1770) : « Je suis plus entravé que jamais. Je ne fais plus un pas qui ne me coûte une vive douleur. Si cela continue, il faudra que je prenne les arrêts. »

Lettre à Cossigny du 22 septembre 1770, à propos des commissionnaires noirs : « quand je suis au logis (et vous savez que depuis longtemps je n'en sors guères), il y a toujours le coup d'eau de vie ou de vin pour eux... Je vous jure que dès que je pourrai me tenir debout j'irai passer quelques jours avec vous. »

Lettre à Cossigny du 26 septembre 1770 : « Je continue mes bouillons antiscorbutiques avec quelque apparence d'amélioration mais fort lente et presque imperceptible. »

Lettre à Cossigny du 29 septembre 1770 : « Je croyais vous avoir dit que je continuais avec succès mes bouillons antiscorbutiques et les laitages. Je souffre beaucoup moins, dors quelque peu, et n'ai de peine qu'à modérer mon appétit ; mais avec cela toujours grabataire, parce que je ne puis plus marcher. Vous devez vous en apercevoir à la prolixité de mes lettres. Dieu veuille, quoique vous en disiez, que l'ennui dont elles me délivrent ne passe à vous dans la lecture que vous en faites. J'écris avec tant de rapidité, que je ne devrais être souvent ni lu ni entendu. »

Lettre à Cossigny, peut-être début octobre 1770 : « Les rhumes, les torticolis sont fort multipliés ici. Pour mon compte, je n'en suis pas quitte à si bon marché. Un violent rhumatisme que j'acquis pour la 1^{re} fois au détroit de Magellan s'est ici renouvelé presque avec autant de véhémence sur les mêmes parties. J'ai le col, les

épaules, les reins pris à la fois, et j'en étais ces deux à trois jours passés au point où les Anglais se tuent. »

A Cossigny, 1770, sans date (avant l'embarquement pour Madagascar) :
« Quoique je sois horriblement harassé de plusieurs nuits blanches que je viens de passer, il me faudrait 24 (heures) de plus pour être au courant de mes affaires. Hier, nos effets furent embarqués et tous passagers bien et dûment avertis de se tenir prêts à toutes les heures du jour. »

Extrait du manuscrit de Commerson : « Voyage à Madagascar en 1770 » : Je me suis embarqué au Port-Louis, Isle de France, le 11 octobre 1770 sur la frégate du Roi l'Ambulante commandée par le baron de Cluny [Clugny]. L'ordre de mon embarquement, signé Desroches et Poivre, porte que je suis envoyé à Madagascar par ordre du gouvernement pour y faire des observations d'histoire naturelle et de physique sur les lieux ... Je n'ai point éprouvé le mal de mer, contre toute attente [...] La goutte qui m'avait tenu pendant six mois venait de me quitter depuis 8 jours. Je pouvais marcher quoique peu ferme [...] »

Décembre 1770, L'Ambulante quitte Madagascar. Le coup de vent du 4 décembre les oblige à se rendre à l'île Bourbon, lettre du 13 janvier au curé Beau : « je n'ai pas hésité de remplir cette corvée encore, quoique je relevasse à peine de maladie lorsque je m'embarquai. J'aurais toutes sortes de raisons de me féliciter du succès de ce nouveau voyage (il parle de Madagascar) si je n'y avais contracté une blessure que l'air salin de la mer a beaucoup aigrie, et qui m'a forcé de débarquer ici où j'ai été recueilli avec toute sorte de distinction par M. de Crémont. »

Lettre au ministre d'octobre 1772 : « Je revenais sur la flûte du Roi, l'Ambulante, lorsqu'un coup de vent nous força de relâcher à Bourbon (*décembre 1770*). Ce fut un vrai bonheur pour moi car je ne pouvais plus tenir la mer, soit par le ressentiment de mes infirmités, soit pour m'être blessé très grièvement peu de temps avant de m'embarquer. »

1771

16 février, lettre de Bellecombe et Crémont depuis Bourbon au ministre : « Il (*Commerson*) travaille actuellement dans notre île à la même collection de plantes qu'il a commencée à l'Isle de France. Un mal de jambe, que sa trop grande passion pour l'étude lui a fait négliger, ne lui a pas permis de pousser ce travail aussi loin qu'il l'eût déjà fait s'il avait joui d'une parfaite santé, mais dans les intervalles que lui ont laissés les douleurs, et dans le petit nombre de courses qu'elles lui ont permis d'entreprendre, ses recherches lui ont déjà fait apercevoir une ample moisson de plantes à recueillir dans notre île. »

Dans la lettre du 17 octobre 1772 au ministre : « M. Poivre m'écrivit de l'Isle de France pour m'autoriser de son chef à continuer à Bourbon le travail qu'on y sollicitait. Je ne sais jamais résister à de pareilles tentations, je me félicitais même de pouvoir faire une parallèle de ces deux isles, de pouvoir comprendre dans un ouvrage général ce qu'elles avoient de commun ensemble et faire un tableau séparé de ce que chacune d'elles pouvait renfermer de particulier. Me trouvant bientôt guéri, j'en parcourus dans une tournée générale tous les quartiers. J'en visitais toutes les

principales montagnes, celles du volcan même dont j'ai fait l'histoire à part, après avoir employé dix-neuf jours à l'aller escalader jusqu'au sommet aux plus grands risques de la vie. »

1772

Au curé Beau le 16 février 1772 : « Je me sens encore quelques années de force et de vigueur. Pourquoi ne pas les employer utilement ? »

Lettre à Vachier du 6 avril 1772 : « Je commence à me remettre d'une dysenterie épidémique que nous a procurée ici le violent ouragan du 1^{er} mars passé. »

Lettre à Lemonnier, 30 avril 1772 : « La rançon que je viens de payer me fait présumer que je serai peut-être quitte de rechute jusqu'à peu près pareil temps de l'année prochaine. Les terres australes cependant pourraient bien me jouer le même tour que le détroit de Magellan qui me rendit perclus pendant 3 mois. »

Au même, 1^{er} mai 1772 : « j'ai de temps en temps les pieds pris de goutte et même quelquefois les parties supérieures du corps de rhumatismes qui me fatiguent encore davantage. »

Au même, 10 août 1772 : « La première expérience que j'ai voulu faire de mes forces ne m'a pas été heureuse, quoique je n'aye fait qu'une campagne de 4 lieues. Quelques petits grains de pluie froide que j'ay essuyés, m'ont ravivé toutes mes douleurs passées et m'ont donné les arrêts à ma chambre pour plus longtemps sans doute que je ne voudrais. »

16 octobre 1772 : lettre de Maillart du Mesle au ministre : « sa santé ne lui permet pas d'entreprendre actuellement le voyage (retour)... »

17 octobre 1772 : « Je quittais l'île de Bourbon après y avoir demeuré une année qui suffit à peine à en épuiser ce qu'elle avait de végétaux à elle propres, et je repassai à l'Isle de France où, succombant à l'excès de mes travaux, je fis une maladie qui me tint alité près de trois mois. Je ne crus pas plutôt avoir atteint ma convalescence que je me disposai à me préparer à repasser en France avec M. Poivre, qui se trouvait aussi rappelé. Au milieu de ces préparatifs, une dysenterie vint m'enlever le peu de forces qui me restaient et m'a réduit à cette classe de l'humanité qui a un pied chez les vivants l'autre chez les morts. Je me suis donc trouvé réduit au malheur de ne pouvoir profiter de l'occasion favorable de m'embarquer, moi et toutes mes collections, sur l'Indien, vaisseau du Roi, où j'étais assuré de jouir de toutes les commodités que l'on peut avoir à la mer, et d'où j'aurais eu bientôt après l'honneur de vous faire présenter par M. Poivre tous les ouvrages entrepris et exécutés sous ses auspices »

19 octobre 1772, lettre à Lalande : « ... je vais succomber à l'excès de mes veilles et de mes travaux ; après une attaque de rhumatisme goutteux qui m'a tenu au lit pendant près de trois mois, je croyais être en convalescence, lorsqu'il m'est survenu une dysenterie indomptable jusqu'à présent, qui m'a conduit jusqu'au bord du tombeau. Toutes mes forces sont épuisées, je suis déjà plus qu'à demi fondu. Si l'air de la campagne et la diète au riz et au poisson, ne me tirent pas d'affaire, vous pouvez... »

27 octobre 1772, à Lemonnier : « ... été empêché de m'embarquer avec M. Poivre par le déplorable état de ma santé, une cruelle dysenterie qui me mine depuis un mois et demi ayant succédé à une longue attaque de rhumatisme goutteux. Tous ces assauts m'ont conduit jusques sur les bords de ma fosse, et j'ai épuisé le reste de mes forces dans les vains préparatifs que j'avais faits pour mon départ. » ... « ... jugez ce que c'est qu'un déménagement de collections d'histoire naturelle pour un homme qui ne peut faire deux cents pas sans être hors d'haleine. » ... « PS : ... en me faisant transporter à sa campagne sitôt après son départ. Depuis 8 jours que j'y suis, l'air pur que j'y respire, le changement des eaux (deux articles détestables au port), le régime exact que j'observe, semblent me promettre quelque (?) car je ne fais déjà presque plus de sang et je (?) sommeil. » (*mots effacés*)

1773

Lettre de Bezac à Maillart le 13 mars 1773 : « J'ai l'honneur de vous prévenir que M. Commerson, docteur en médecine et naturaliste du Roi, est décédé hier au soir à onze heures trois quarts et que je fais porter son corps à la paroisse pour y être inhumé à l'issue de la grand-messe. Ce Monsieur s'était fait porter chez moi de la Villebague, il y a quinze jours, pour être plus à même de profiter du premier bateau qui serait envoyé à la Grande Rivière du Grand-Port, où il avait dessein d'aller se rétablir ; mais il avait un dépôt formé dans la poitrine qu'il a rendu il y a six jours ; il n'a pas voulu qu'on fit venir personne mais seulement le prêtre qui l'a régulièrement vu tous les jours. Depuis le dépôt rendu hier à six heures du soir, il voulut écrire ses intentions, les faiblesses l'en empêchèrent, et il remit à aujourd'hui à faire faire son testament par le curé de Flacq. Se sentant mourir à onze heures du soir il fit compter quelque argent et en fit écrire la quantité par un chirurgien et que lui-même signa. Cet argent consiste en douze pagodes d'or de l'étoile, un louis d'or de France de vingt-quatre livres, trois écus de six livres, et un de trois, et une pièce de douze sols, deux piastres gourdes et quinze en quart et huitième. Il n'a chez moi qu'une petite malle mais je ne sais ce qu'elle peut contenir, des cahiers de plantes d'histoire naturelle dans un portefeuille de cuir, une reconnaissance de trois cents piastres de M. de La Malétie. J'attends vos ordres, Monsieur, pour ce qui concerne tous ces effets : comment et à qui je dois les remettre ? »

D. MARGOTTAT (27 février 2020)